

prend si bien qu'il déclare vouloir d'abord et avant tout « mener à bonne fin » la guerre.

Les amis sincères et clairvoyants de la Pologne ne pressentent que trop vers quelle fin douloureuse, irréparable peut-être, cette guerre implacable est exercée.

Grèce.

Nous résumons comme il suit, d'après une correspondance d'Athènes, les plus récentes nouvelles de ce pays :

« Le roi Georges reconnaît qu'il ne peut régner avec l'assemblée actuelle ; mais, tenant d'elle la couronne et s'exagérant le devoir de la reconnaissance, il ne veut à aucun prix dissoudre cette assemblée, bien que ce fût son droit. La diplomatie anglaise l'encourage dans cette attitude.

« D'autre part, tous les hommes sensés se disent qu'un tel état de choses, en se prolongeant, conduit à leur perte, et le pays et la dynastie nouvelle, et qu'un seul parti reste à prendre pour tirer l'un et l'autre de cette voie désespérée et sans issue : c'est de faire trancher la question par le suffrage universel, plus souverain que l'assemblée et que la couronne à la fois. »

CHRONIQUE LOCALE ET DEPARTEMENTALE.

PERCEPTION DE ROUBAIX.

Emprunt de 300 millions

MM. les habitants qui ont souscrit au Bureau de la Perception de Roubaix, sont invités à échanger contre des récépissés en règle les quittances provisoires qui leur ont été délivrées.

Ces échanges devront être effectués dans la huitaine.

Bureau ouvert à cet effet de 9 h. à 4.

4325

Nous avons parlé dans un de nos derniers numéros de la séance d'ouverture du Cours public d'anglais, professé par M. E. Van Hove.

Un auditoire nombreux, nous sommes heureux de le constater, assistait à la seconde séance qui a eu lieu mardi soir.

Nous croyons utile de rappeler que le Cours de langue anglaise a lieu le mardi et jeudi de chaque semaine, de huit à neuf heures du soir, dans la salle affectée aux Cours de Chimie et de Physique.

Nous recevons la lettre suivante :

A Monsieur le Directeur du Journal de Roubaix :

Monsieur,

Dans votre numéro du 27, M. votre abonné a résumé son opinion sur la question si controversée de la fusion. Permettez-moi de résumer aussi la mienne.

Partageant entièrement son avis sur les discussions qui, en s'épuisant, perdent de leur intérêt, je me soumetts, comme lui, au jugement du public.

Je reprends la discussion à son point de départ.

Je l'ai dit dès le début ; j'admets la fusion en principe, comme Roubaix l'avait proposée, en alternant à Fiers et à Watrelos.

Pourquoi cette persistance de Lille à refuser ces conditions rationnelles... et raisonnables ?

Les Courses installées à Fiers ou au Breuck favorisent les Lillois. J'ai donné des preuves dans ma lettre du 22. Afin d'épargner au lecteur des redites, je le renvoie à cette lettre et particulièrement aux paragraphes 18 et de 19 à 35. S'il est doué d'une patience robuste, qu'il relise toute la discussion.

Quant à l'empiètement des Lillois à assister à nos fêtes, on peut en voir un échantillon dans la lettre de M. O. L., épicière, paragraphes 11, 12 et 13 et de 26 à 36.

Ce sont là, sinon des preuves matérielles, du moins des précédents qui peuvent autoriser une crainte pour l'avenir.

Je n'ai donc plus à revenir sur le danger évident de placer le champ de Courses entre Roubaix et Lille. La question de proximité est jugée. Il y a environ un kilomètre en faveur de Watrelos. C'est insupportable, quant à la distance, non pas quant à la situation ; j'en ai désigné les inconvénients.

« Le terrain est meilleur au Breuck, » dit M. votre abonné.

Cela n'est pas prouvé. Celui de Watrelos est tout formé, a été essayé... et approuvé par les sportsmen venus aux Courses. Avec quelques additions faciles, on peut établir une piste de 1800 mètres, c'est-à-dire un espace égal aux plus grandes qui existent. A peu de frais (les principaux étant faits), on obtiendrait un terrain solide, gazonné, réunissant tous les avantages désirables.

Celui du Breuck est à faire, et l'on n'a pas expérimenté la nature du sol. On ne peut donc arguer que d'après des probabilités.

Le départ et le retour des voitures s'effectueraient par la plus large rue de la ville, nos équipages pourraient s'y déployer à l'aise. La route de Watrelos est suffisante en largeur. Ceux qui ont vu les Courses d'Epsom savent que, sur la route qui conduit à ce turf célèbre, il existe un passage plus étroit que les plus exigus de la route de Watrelos.

Un ordre sévère peut compenser cet inconvénient qui disparaîtra si le projet de votre correspondant, M. J. L., était mis à exécution ; si l'on ouvrait, sur Watrelos, une route plus directe, et grandement établie.

Or, Watrelos est une commune assez importante par ses rapports avec Roubaix, pour qu'on y songe sérieusement.

M. votre abonné n'a pas formulé les qualités du terrain de Fiers, — je puis donc soutenir la supériorité du nôtre... jusqu'à preuve du contraire.

Chaque ville aura sa fête après les Courses. Je renvoie le lecteur à mes premières lettres et je maintiens la valeur de mes premiers arguments. (Lettre du 22, §§ 22 à 29), et j'ajoute :

Vous aurez à Roubaix les Lillois, invités individuellement, mais non une population nombreuse qui pèse dans la balance... de l'Octroi, pierre de touche que j'aurais consultée... si j'en avais le droit... et dont le résultat n'est pas douteux.

Il faut en outre admettre ceci : que les Courses ayant lieu au Breuck, les gentlemen venus de l'intérieur, se logeront eux et leur personnel, plus leurs chevaux, plutôt à Lille qui sera sur leur passage, à Lille qui offre plus de ressources.

Il est à craindre aussi qu'ils soient tentés de retourner là où ils seraient installés, afin de surveiller la rentrée de leurs chevaux, chose importante pour tout sportman ; il est à craindre, par suite, que les Roubaixiens eux-mêmes suivent ces étrangers de ce côté, où le défilé serait alors plus attrayant... le tout, malgré la fête, et cela, toujours à cause de la situation du turf, placé entre Lille et Roubaix.

A Watrelos la position change. Les sportsmen viendront se loger à Roubaix pour être plus rapprochés du turf — c'est ce qu'ils ont fait l'an dernier. Les possédants, on les retiendra eux et leur suite.

Quant aux cafés, hôtels, marchands, etc., M. votre abonné paraît mal renseigné. — Nos principaux hôteliers ont fait, de leur aveu même, un bénéfice convenable en logeant une partie du personnel des Courses.

Dans le paragraphe 6, M. votre abonné dit : « Les Belges sont retournés chez eux sans passer par Roubaix, les nombreux habitants de Watrelos et de ses environs sont restés chez eux, Tourcoing a passé par Roubaix sans s'y arrêter. Quant aux Lillois, ils n'étaient pas nombreux vu l'éloignement du champ des Courses. » Les Belges sont retournés chez eux, les

habitants de Watrelos y sont restés — c'est possible — ce n'est pas prouvé — le temps a été pour beaucoup dans cette détermination. Du reste, Roubaix, grâce à ses rapports de toute sorte avec cette commune, s'est senti certainement des dépenses faites à Watrelos même.

Croyez-vous, que les habitants de Fiers, Wasquehal, Croix, etc., viennent plutôt à Roubaix si les Courses ont lieu chez eux ?

L'éloignement du terrain n'est pas la principale cause de l'absence des Lillois. Le chemin de fer a singulièrement transformé les distances.

Arrivant en chemin de fer, (et c'est la majorité des spectateurs non possesseurs de voitures) les Lillois iront aussi bien à Watrelos, mieux même, puisque la distance est moins grande qu'aux Quatre-Ormeaux. Ils repasseront à Roubaix au retour ou ils resteront jusqu'au départ du dernier train, là est la question majeure pour nous.

M. votre abonné, dans son neuvième paragraphe, répète que Roubaix ne peut organiser des courses avec ses seules ressources et sans l'appui du Gouvernement et des Haras.

Dans ma lettre du 22, §§ 12 et 13, je crois avoir prouvé que cette crainte est peu fondée et cette timidité ou cette modestie exagérée.

Il est peu probable qu'on refuse à Roubaix cette année ce qu'on lui a accordé l'an dernier.

Et encore, Roubaix s'en tirerait seul. (Voir le § 16).

D'après la fin du paragraphe 9, j'appréhendais pour Roubaix la comparaison en fait de luxe et de ressources équestres. Là n'est pas ma pensée, je dirai même qu'elle va plus loin.

Je sais que, sur le turf, les Roubaixiens lutteront de luxe et d'élégance avec l'importance quelle ville, et grandement. Ils embelliront la fête. Il faut donc que de cette fête, nous ayons une part égale d'honneur et... de profit.

La question, pour moi, est plus sérieuse qu'un assaut d'élégance, qu'une promenade de Longchamps.

C'est une question d'intérêt, d'avenir local.

Sous une forme, légère peut-être, sous un prétexte en apparence frivole, nous discutons un point important. Il faut créer, et garder à Roubaix les institutions qui font une grande cité, institutions qui manquent et qui sont la cause de l'émigration, (passez-moi le mot), de notre jeunesse vers Lille, habitude qu'il faut combattre par de grandes et larges innovations, qu'il ne faut pas favoriser par un prétexte trop vite saisi.

Cela m'amène naturellement à répondre au 10^{me} et au 11^{me} paragraphes (voir la lettre du 27).

Encore une fois, ce n'est pas dans le sens d'une concurrence de luxe que je me défie de la fusion ;... (à Fiers seulement), je crains que la situation du terrain, n'entraîne fatalement le personnel des Courses à Lille, qui même, sans fête spéciale, possède tous les moyens possibles d'attraction.

Quant au *sporting-club*, certes c'est un *faisceau* qui a sa force, et le *faisceau*, ne l'oublions pas, se brise dès qu'on sépare les éléments qui le composent. Or, si je suis bien informé, la majorité de cette société n'est pas favorable à la fusion... (à Fiers), il est donc important de réunir tout ce que Roubaix possède de force et de puissance, de ressources, au lieu de les diviser.

Généralement, instinctivement, on sent que nos efforts, nos sacrifices d'argent et autres... contribueront surtout à augmenter la réputation d'une ville qui, très-hospitalière pour nous, attire toute notre jeunesse, et la prive d'une initiative dépensée ailleurs, et à notre détriment.

L'établissement des courses à Watrelos donne une chance d'atténuer, d'arrêter peut-être cet état de choses. Pourquoi le repousser ?

Il faut le dire, dans toute notre discussion, il n'a pas été répondu catégoriquement à cette question.

Les Lillois veulent la fusion ; ils y trouvent un intérêt, cela est certain. Ils pourraient, ce me semble, alors faire, de leur côté, une concession.

La fusion arrête les dépenses réglées en commun, le même matériel servant pour les deux villes, il n'y aurait chaque année qu'un changement de terrain qui serait une variété agréable, n'entraînerait pas à un énorme surcroît de dépenses, et concilierait tous les intérêts.

En résumé nous acceptons la fusion. Nous proposons simplement une sorte d'amendement qui doit amener une égalité parfaite, qui, au lieu de faire naître des divisions parmi nous, réunit toutes les opinions et forme ce *faisceau* qu'il faut bien se garder de détruire.

Il serait fâcheux de voir se briser contre un détail insignifiant pour Lille, important pour nous, une réunion utile, avantageuse sans doute, mais qui, je le répète, n'est pas indispensable.

En émettant cet avis je crois fermement être l'écho de la majorité.

Un vote me donnera tort ou raison, et la solution ne peut tarder longtemps.

En terminant définitivement cette discussion, je prie mon contradicteur de ne voir dans l'expression de mon opinion aucune intention de personnalité. J'espère ne pas m'être écarté, en tout ceci, du calme, de la convenance qu'on devrait toujours rencontrer dans toute polémique... et dont il m'a, je me plais à le reconnaître, donné, le premier, l'exemple. M. R.

Nous avons publié successivement toutes les lettres relatives à la question des Courses.

Les opinions diverses de nos correspondants ont mis le public à même de mieux juger cette question.

La polémique, on doit en convenir, a été empreinte d'une modération, d'une convenance que l'on ne rencontre pas toujours, même dans ce qu'on est convenu d'appeler les grands journaux.

Des objections sérieuses ont été soulevées contre le projet de fusion ; nous avons laissé à de plus compétents que nous le soin d'en démontrer l'opportunité. Mais il ne nous paraît pas bien prouvé qu'en s'écartant de la fusion on s'expose à un insuccès certain.

Nous pensons, qu'au point de vue purement roubaixien, il vaudrait mieux, peut-être, ne marcher qu'avec nos seuls éléments et nous les croyons nombreux.

Parmi toutes les idées émises à propos des Courses, il en est une qui ne pouvait manquer d'attirer l'attention, — celle de M. J. L., notre correspondant, — qui demande le redressement de la route de Watrelos.

Un boulevard conduisant en ligne droite dans cette commune importante avec laquelle Roubaix a de fréquents rapports, ne nécessiterait pas de grands frais.

Nous avons pleine confiance dans la Commission des Courses et nous sommes certain que sa décision sera tout en faveur des intérêts de Roubaix qu'il importe de maintenir à la hauteur des grandes villes du Nord dont on a toujours cité l'exemple et les progrès. J. R.

VILLE DE ROUBAIX.

COURS PUBLIC DE CHIMIE.

Lundi 1^{er} février, à 8 heures du soir.

DES AZOTATES DE POTASSE ET DE SOUDE. (Suite)

1^o Feux d'artifice.

2^o Feux grégeois et mélanges incendiaires.

3^o Composition des principales poudres de chasse, de guerre et de mine. — Préparation de la poudre ; choix de matières premières. — Appareil à carbonisation du bois par la vapeur.

COURS PUBLIC DE PHYSIQUE.

Mardi 3 février, à 8 heures du soir.

DES MACHINES ÉLECTRIQUES.

Machine d'Otto de Guericke. — Machine de Siemens et Halske, son plateau, sa charge. — Électromètre à cadran de Ruhmkorff. — Machine de Van-Marum. — Machine à vapeur électrique. — Electrophone.

ÉTAT CIVIL DE ROUBAIX.

Du 18 au 24 janvier 1864 inclus.

NAISSANCES.

31 garçons, 20 filles.

MARIAGES.

Du 18 janvier. — Entre Jules-Joseph Nys, tisserand, et Ludvine-Adelaide Cahy, soignesse. — Jean-Baptiste Borremans, tailleur d'habits, et Marie-Joséphine-Cécile Goddefroy, repasseuse. — Charles-Louis Verbeke, journalier, et Frédérique-Colette Amand, journalière. — Désiré Ottevaere, fleur, et Juliette-Joseph Martins, journalière. — Adolphe-Emile Millerville, tisserand, et Aurèle-Cécile Ledoux, journalière. — Florent-Gustave Veillants, fondeur en fer, et Sophie-Joseph Ponceat, servante. — Pierre Daquesnois, domestique, et Lucie Sulmont, journalière. — Désiré-Joseph François Haroux, garçon brasseur, et Augustin-Joseph Seghers, tisserand. — Alexandre-Joseph Verrier, fabricant, et Clémence-Marie-Berthe-Florence Delerue, sans profession. — Jean-Louis Leroux, journalier, et Elisa Lesaffre, journalière.

Du 20. — Charles-Louis Lauwers, serrurier-poilier, et Mélanie-Catherine-Agnès Agache, ménagère. — Célestine-Joseph Delattre, marchand-boucher, et Zulma-Zof Fawcett, sans profession. — Edouard-François Duthoit, sans profession, et Justine-Julie-Marie Delagoutte, sans profession.

DÉCÈS.

Du 18 janvier. — Josephine Merchez, 71 ans, journalière, veuve de Jean-François Biderick, à l'hôpital. — Catherine-Rose-Joseph Hildebrouck, 79 ans, ménagère, veuve de Jean-Joseph Loriant, aux Trois-Ponts. — Marie-Louise-Joseph Cornille, 64 ans, ménagère, veuve de Romain-Christien-Wattine, chemin de la Macquellerie. — Jean-Baptiste Chuffart, 54 ans, teinturier, célibataire, à l'hôpital. — Philomène Mousse, 34 ans, journalière, célibataire, au Fontenois. — Rosalie-Joseph Moreau, 47 ans, bobineuse, célibataire, au Cul-de-Four.

Du 19. — Anne-Marie-Joseph Roussel, 84 ans, ménagère, veuve de Jean-Baptiste Delgrange, à l'hospice. — Angélique-Joseph Deltour, 68 ans, ménagère, épouse de Pierre-André Gleton, à la Poteinerie.

Du 20. — Reine-Constance Meunier, 68 ans, sans profession, veuve d'Ignace Lamotte, rue Saint-Laurent. — Thérèse-Dominique Vienne, 49 ans, ménagère, épouse de Frédéric Lenoir, rue Saint-Antoine. — Marie-Angélique Joffrin, 74 ans, rentière, veuve de Charles-Aimable Mallard, rue du Chemin-de-Fer.

Du 21. — Renald-Apolline-Joseph Bonis, 85 ans, ménagère, veuve de Constant-Louis-Joseph Carton, au Fontenois. — Marie-Narrée, 64 ans, ménagère, veuve de Pierre-Delobel, à l'hôpital. — Pélerine Tonens, 72 ans, ménagère, veuve de Louis Pluquin, à l'hôpital. — Polidor Boé, 21 ans, menuisier, célibataire, rue de l'Empereur.

Du 22. — Hortense Lallemand, 25 ans, ménagère, épouse de Jules-Louis-Désiré Delplaque, rue de Nouveaux.

Du 23. — Marie-Aimée-Charlotte-Joseph Delvinquier, 45 ans, ménagère, épouse de Julien-Joseph Duvivier, au Pile. — Isabelle-Joseph Capart, 37 ans, ménagère, épouse de Charles-Louis-Honoré-Joseph Florin, route de Tourcoing. — Elise-Joseph Selosse, 36 ans, ménagère, épouse d'Edouard-Louis Walmaquet, à l'hôpital.

Du 24. — Charlotte-Joseph Delbarrès, 70 ans, ménagère, épouse de Pierre-Frédéric Seyart, rue du Ballon. — Catherine-Léopoldine, 55 ans, ménagère, épouse d'Henri-Joseph Gagneste, rue du Fort. — Marie-Angélique-Julie Cattaux, 70 ans, bobineuse, célibataire, rue Pélat.

Plus 17 garçons et 12 filles, décédés au-dessous de l'âge de 10 ans.

COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture. le 27 le 28 hausse baisse
3 1/2 ancien : 66.40 66.60 » » 25
4 1/2 au compt. 95.00 95.10 » » 10

Pour toute la chronique locale : J. RENOULT.

et ouvre, que notre sort se décide bien vite !

Kornelli ouvrit résolument, et un tableau enchanteur s'offrit à leurs regards étonnés et ravés.

Dans un petit cabinet, meublé et décoré avec une exquise recherche, le baron et la baronne de Lindorm étaient assis sur un moelleux sofa. Le baron, dont les traits mâles et beaux reflétaient le bonheur et la douce paix de l'âme, avait un livre à la main et se penchait vers sa jeune femme. Elle tenait sur ses genoux leur enfant, âgé de onze mois, qui venait de s'endormir en savourant le premier nectar de la vie.

La baronne était d'une éclatante beauté ; elle possédait encore tous les charmes de la jeune fille rehaussés par les chastes attraits de la jeune mère.

Tout à coup Lindorm ôta à l'enfant son petit bonnet et le baisa au front.

« Oh ! finis, je t'en prie ! lui dit sa femme avec un sourire enchanteur, en se reculant un peu ; n'éveille pas ce petit criard ; j'ai eu assez de peine à l'endormir.

« Mais alors, ma Georgina, il ne faut pas non plus que tu t'en ailles le coucher ; me promets-tu de rester ici ? répondit-il en arrangeant le tabouret sur lequel reposaient les pieds de la baronne.

« Oui, Gustave, je te le promets, à condition que tu m'interrompes pas si souvent ta lecture ; continue, je meurs de curiosité.

« Volontiers, chérie, si tu consens à me payer d'avance de ma peine par dix baisers au moins.

« C'est trop, dit-elle en riant ; tu en exiges toujours un par page, et cela prend un temps ! Recommence vite, ou nous n'arriverons jamais à la fin.

« Oui, je commence, mon ange, mais par les baisers !

Et prenant dans ses mains la tête de la jeune femme, il se mit en souriant à exercer son droit.

En ce moment la porte s'ouvrit et nos deux officiers parurent.

Rapide comme la pensée, Lindorm prit un chapeau dans le coin du sofa et le jeta sur les épaules de sa femme. Puis il se leva et s'approcha courtoisement des nouveaux venus.

« Je crois, dit le favori de la Fortune, que tu ne nous reconnais pas, Lindorm ! Mais toi aussi tu es en change du tout au tout. Si je n'étais bien sûr que tu es ce même Lindorm que j'ai connu autrefois, ton air gai et content m'en ferait douter. C'est qu'aussi tu es parfaitement sujet de l'estimer heureux !

Ce disant, Kornelli ne pouvait détacher ses regards du sofa.

« Ah ! je vous reconnais maintenant ! » s'écria le baron ; et il les embrassa cordialement tous les deux. « Quelle agréable surprise que vous me causez ! Permettez-moi de vous présenter à ma femme. Les capitaines Brant et Kornelli, ma chère Georgina. Et maintenant, messieurs, veuillez me suivre ; car, vous le voyez, ma femme est empêchée pour le moment de faire les honneurs de chez elle, mais nous ne tarderons pas à la revoir. »

A ces mots, sans leur laisser le temps de se reconnaître, il les fit passer dans une autre pièce et ferma soigneusement la porte du ravissant cabinet.

« Encore une fois, soyez les bienvenus, mes amis ! leur dit-il ensuite en leur secouant les mains. Qu'est-ce qui me procure le plaisir de vous voir ? Ah ! je comprends, vous avez fait un petit détour en

revenant des manœuvres.

« Tout juste, ami ! répondit Brant ; mais c'est à un heureux hasard, dont Kornelli s'attribue tout l'honneur, que nous devons la découverte de ton superbe Engelvik.

« En ce cas, je rends grâce à Kornelli et à ma bonne étoile ; mais vous devez avoir besoin de prendre quelque chose pour vous réchauffer.

« Pardon, répliqua Kornelli ; avec ta permission, nous changerons avant tout de toilette. Nous sommes sales et mouillés, et vraiment honteux, mon beau-frère et moi, d'avoir laissé des traces de nos bottes de voyage dans le cabinet de la femme, où nous a conduits notre ignorance des localités.

« Oh ! ce n'est rien ; vous avez fait d'ailleurs si peu de bruit qu'aucun des domestiques ne s'est aperçu de votre arrivée. Mais que viens-je d'entendre ? êtes-vous devenus beaux-frères ?

« Oui, oui, et lequel de nous deux te fait le plus l'effet d'un homme marié ?

« Pas toi du moins, s'écria Lindorm en riant. C'est donc à toi, Brant, que j'adresserai mes félicitations, c'est toi qui t'es enrôlé sous la bannière conjugale ?

« En effet, j'ai le bonheur d'être depuis un an le mari d'une femme bonne et aimable. Tu te rappelles sans doute qu'il y a quelques années nous étions déjà inséparables, Kornelli et moi ; j'ai épousé sa sœur, et cette union a encore resserré notre amitié.

« Mon cher Brant, dit Kornelli avec impatience, Lindorm apprendra tout cela plus tard. Je brûle de changer. »
Le baron conduisit ses hôtes dans deux chambres contiguës, sonna un domestique, lui ordonna de procurer à ces messieurs

toutes les choses nécessaires, puis il les laissa seuls.

Une heure après, les deux capitaines, en brillants uniformes, descendirent au salon où Lindorm les attendait. Il les introduisit dans une pièce somptueuse ; une élégante table à thé y était servie, et la jeune baronne, se levant à l'ottomane, les salua d'un sourire et de quelques paroles aimables. Sa mise, quoique simple, était pleine de goût et de coquetterie.

Brant répondit à son gracieux accueil avec tout l'empiètement dont il était capable. Quant à Kornelli, il était si absorbé dans la contemplation de la belle Georgina, que Lindorm l'engageait en vain, de la voix et du geste, à prendre place. Sur les lèvres du baron errait le sourire de contentement d'un amateur d'art propriétaire d'un tableau ou d'une statue qu'un autre admire dans un muet enthousiasme.

« Ne veux-tu point t'asseoir, Kornelli ? dit enfin Gustave, en lui frappant légèrement sur l'épaule. »

Le capitaine se retourna, rougissant de son inconvénance, et accepta par une inclination muette le tabouret qui lui était offert.

« Racontez-nous quelques nouvelles du camp, dit alors Georgina, s'adressant au silencieux Kornelli. Nous autres, campagnards, nous ne les connaissons que par les journaux, et, de la bouche des propres acteurs de ces scènes, elles auront pour nous un intérêt nouveau. »

Excité par de si jolies lèvres, Kornelli retrouva promptement sa facilité d'élocution. Il remonta au départ des troupes et les suivit dans toutes leurs marches. Ses récits étaient si variés, ses peintures si riantes que Georgina elle-même prenait

part à l'hilarité générale quand il décrivait l'arrivée d'un régiment dans une petite ville et passait la double revue des soldats rangés sur la place et des beautés accourues aux fenêtres, la surprise et l'admiration dans les regards. Puis apparaissaient les autorités de la ville, circulant partout d'un air affairé, réglant, ordonnant, dirigeant, échangeant en grande hâte force questions et force réponses.

Vint ensuite un joyeux tohu-bohu d'anecdotes, tant vraisemblables qu'in vraisemblables, sur ce qui s'était passé dans chaque endroit. Et quand le capitaine, arriva enfin à Christiania, eut décrit les fêtes données dans cette capitale, ainsi que ses femmes, ses antiquités et autres choses curieuses ; quand il eut poursuivi le récit de leurs aventures jusqu'au moment de leur apparition à Engelvik, la nuit était venue et le souper servi depuis longtemps.

Lindorm et sa femme le remercièrent gracieusement du plaisir qu'il leur avait procuré.

« Mon Dieu, comment notre soirée s'est-elle envolée si vite ? s'écria-t-il à la surprise, voyant qu'on se levait pour passer à la salle à manger. Il me semble qu'il n'y a pas plus d'une heure que nous sommes réunis !

M^{me} EMILIE CARLÉN.

(La suite au prochain numéro.)

Les personnes qui désireraient faire traduire ou faire écrire une correspondance en anglais, allemand, hollandais, italien et espagnol peuvent s'adresser au bureau du Journal de Roubaix.